L'HOMME

L'Homme
Revue française d'anthropologie

157 | janvier-mars 2001
Représentations et temporalités

Max Klimburg, *The Kafirs of the Hindu-Kush. Art and Society of Waigal and Ashkun Kafirs*

Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999. I : Text : With 171 Fig. and 1 Foldout Map, 431 p., append., gloss., cartes, bibl., index. II : Plates : 324 p., 825 ph.

Pierre Centlivres

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/lhomme/5693
DOI : 10.4000/lhomme.5693
ISSN : 1953-8103

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2001
Pagination : 270-274
ISBN : 2-7132-1357-6
ISSN : 0439-4216

Référence électronique
Pierre Centlivres, « Max Klimburg, *The Kafirs of the Hindu-Kush. Art and Society of Waigal and Ashkun Kafirs* », *L'Homme* [En ligne], 157 | janvier-mars 2001, mis en ligne le 23 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/lhomme/5693 ; DOI : https://doi.org/10.4000/lhomme.5693

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Max Klimburg, *The Kafirs of the Hindu-Kush. Art and Society of Waigal and Ashkun Kafirs*

Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999. I : Text : With 171 Fig. and 1 Foldout Map, 431 p., append., gloss., cartes, bibl., index. II : Plates : 324 p., 825 ph.

Pierre Centlivres

1 CET OUVRAGE est consacré à un territoire montagneux et boisé situé sur le versant sud de l'Hindoukouch, à l'extrême est de l'Afghanistan. Cette petite contrée de 121 000 km^2 environ, appelé Nouristan (pays de la lumière) depuis sa conquête par l'émir de Kaboul et l'islamisation de ses habitants à la fin du XIX^e siècle, jouxte le Chitral pakistanais où vivent encore quelques centaines de kafirs (païens), les Kalash, mieux connus, du moins en France, que leurs cousins nouristanis d'Afghanistan grâce, entre autres, aux travaux de Viviane Lièvre et Jean-Yves Loude[1].

2 Le Nouristan, ex-Kafiristan, consiste en un ensemble de vallées étroites et très isolées, s'étageant de 1 200 à plus de 3 000 mètres d'altitude, et entourées de montagnes atteignant 5 500 mètres. Cette situation a permis aux habitants, cultivateurs de céréales (les femmes) et éleveurs de chèvres (les hommes), de conserver leur indépendance jusqu'à il y a un peu plus de cent ans, ainsi que leurs parlers très particuliers, appartenant à une branche distincte de l'indo-iranien. Jusqu'à leur conversion à l'islam, leur civilisation, avec des variantes notables de vallée à vallée, reposait sur un ethos où entraient le culte de la valeur guerrière et la recherche du rang et du prestige qui s'attachaient à la générosité des donneurs de fêtes et aux exploits des « chasseurs de tête », dont étaient victimes leurs voisins musulmans.

3 En hiver 1895-1896, les troupes de l'émir Abdur Rahman vinrent à bout de la résistance de ces montagnards ; elles déportèrent les jeunes hommes et ramenèrent à Kaboul comme trophées de victoire d'étranges et barbares « idoles » de bois : divinités ou images d'ancêtres. Certaines figuraient des cavaliers, d'autres des personnages montant des capridés, d'autres encore des guerriers debout. En 1929, quatre de ces sculptures

furent données au Musée Guimet – la France avait obtenu quelques années auparavant le monopole des fouilles archéologiques en Afghanistan – et deux d'entre elles furent, par la suite, transférées au Musée de l'Homme[2]. Ces sculptures attirèrent l'attention de l'avant-garde parisienne. Dans la revue *Document* (1930, 2 : 73-78), entre un texte de Leiris sur Picasso et un essai de Bataille sur *Les écarts de la nature de Regnault*, René Grousset, s'inspirant d'un article du grand archéologue Joseph Hackin dans *Artibus Asiae* (1926, 4 : 258-262), publia *Un cas de régression vers les arts « barbares » : la statuaire du Kafiristan*, voyant dans ces figures grossièrement sculptées des « descendants » dégénérés des princes achéménides.

4 L'ouvrage de Max Klimburg, une thèse d'habilitation de l'Université de Vienne, comporte deux forts volumes, l'un de textes, illustré de nombreuses figures, l'autre de planches. Il ne parle que secondairement de la statuaire du Kafiristan ; son propos est de présenter la culture préislamique des habitants de ce qui est aujourd'hui le Nouristan en se fondant sur l'examen des sources disponibles et sur ses propres recherches sur l'art des artisans kafirs. En effet, les Kafirs (pour utiliser le terme dont les gratifiaient leurs voisins musulmans avant l'islamisation) produisaient avec exubérance et originalité une quantité extraordinaire d'objets mobiliers et de motifs architecturaux tels que chaises d'honneur, piliers, portes de maisons, poteaux et bancs, dans une surenchère de marques de prestige et d'emblèmes de rangs, donc étroitement liés à l'organisation de la société. Ces artisans doués et prodigieusement actifs formaient et forment toujours un groupe méprisé, celui des *bari*, représentant 10 % environ de la population, considérés comme impurs, inférieurs et d'origine distincte de celle des hommes libres.

5 Fort d'une formation d'historien de l'art et d'ethnologue, l'auteur a l'ambition d'éclairer, l'un par les autres, l'art de la société kafir et leurs orientations idéologiques, sociales et culturelles en tenant compte des différences régionales et des changements survenus au cours de la période considérée (fin XVIII^e^ siècle-début XX^e^ siècle). L'école de Vienne (Alois Riegl) et Heinrich Wölfflin sont à la base du fil théorique de Klimburg, avec leurs hypothèses sur le parallélisme entre l'histoire des formes et l'histoire de « l'environnement culturel », sans oublier l'histoire tout court ! Tâche difficile : les sources antérieures au XX^e^ siècle sont rares. Seul Sir George Scott Robertson[3], agent britannique à Gilgit et officier de santé, a pu passer quelques mois parmi les Kafirs, en 1890-1891, à la veille de la conquête, mais c'était dans une vallée voisine, celle de Bashgal, chez les Kati de Kamdesh. De plus, l'islamisation a exercé une certaine censure sur la mémoire, ou en tout cas sur le discours des habitants du Nouristan. Par ailleurs, ces derniers tombèrent, après la conquête, dans un relatif oubli.

6 Les nouveaux convertis fascinaient moins les voyageurs et anthropologues que les anciens « païens » et le pays restait aussi difficile d'accès. En 1924 pourtant, les botanistes russes Vavilov et Bukinich traversèrent le pays du nord au sud. En 1935, une expédition allemande, la Deutsche Hindukush Expedition[4], passa plusieurs semaines au Nouristan à la recherche des descendants des « Aryens », selon l'idéologie de l'époque. Des enquêtes linguistiques et des investigations sur la « race », avec mensurations, étaient au programme. Dans l'ensemble, les contacts avec la population, et en particulier avec les survivants de l'époque antérieure, furent réduits au minimum à cause de la présence des soldats afghans accompagnant l'expédition[5].

7 Les recherches intensives de terrain ne commencèrent qu'après la Seconde Guerre mondiale : linguistes, indologues et ethnographes afghans, scandinaves, américains et

autrichiens se succédèrent au Nouristan. Parmi eux, Klimburg est celui qui possède peut-être la plus grande familiarité avec la région ; il y a effectué une quinzaine de missions entre 1971 et 1996. L'ouvrage porte sur deux des cinq aires linguistico-culturelles qui forment le Nouristan, soit la vallée de Waigal et la région d'Ashkun, abritant une population de 151 000 personnes environ, réparties dans une quarantaine de villages. La vallée de Prasun, la région des Kati de l'ouest et celle des Kati de l'est devraient faire l'objet d'une publication subséquente.

8 Les quatre premiers chapitres présentent une reformulation des données sur la religion et l'organisation sociale de la ou plutôt des sociétés kafirs. L'auteur montre bien la jalouse autonomie culturelle qui régnait dans les microrégions que formaient les principales vallées. Puis vient la description de l'ensemble de la production des sculpteurs sur bois, allant des objets mobiliers aux façades des maisons avec leurs signes et motifs sculptés divers, qui constituent les données de base de la démonstration (chap. V-VII). Celle-ci porte sur les rapports entre l'expression artistique et symbolique et le système des croyances et des valeurs kafirs, étudié dans son évolution. L'art ne représente pas, pour l'auteur, une activité autonome, mais opère dans le registre global du sens à travers une symbolique complexe, tout en remplissant une fonction sociale, par exemple par le biais d'objets emblématiques des rangs et des distinctions. Suivant cette vision, interpréter l'art du Nouristan comme l'aboutissement grossier d'une lente décadence dans le seul registre plastique, c'est négliger l'interdépendance entre expression artistique, histoire et société. Pour Klimburg, l'art mobilier ou architectural des Kafirs comme les statues « barbares » ou « dégénérées », stigmatisées par René Grousset[6], deviennent des témoins, des formes inextricablement mêlées aux valeurs et aux pratiques, à la cosmologie et à la structure sociale de la société considérée.

9 L'interprétation de ces objets doit reposer sur l'approche ethnologique, qui s'appuie sur une connaissance intime de la culture et des conditions techniques et sociales de production, et sur l'analyse stylistique. À l'aide de ces clés, l'auteur propose une analyse comparée des subdivisions culturelles de l'aire étudiée, ainsi qu'un découpage en périodes chronologiques – *old kafir*, *late kafir*, *last kafir* – à la fois stylistiques et socio-historiques, allant de la fin du XVIII^e^ siècle au début du XX^e^. Selon lui, cette approche permet de mettre en lumière les relations entre religion, hiérarchie sociale et art, dans une perspective tant diachonique – les ultimes changements des sociétés kafirs avant la conquête – que synchroniques : les variations régionales.

10 Les Kafirs pratiquaient une religion où coexistaient la croyance en un dieu suprême, Imra ou Yamrai, le culte de divinités secondaires et la vénération de figures d'ancêtres-héros. Les pratiques liées aux croyances variaient selon les vallées. La commémoration des ancêtres, en relation avec l'ascendant de certaines familles et de certains chefs de guerre, semble avoir pris de l'ampleur au cours du XIX^e^ siècle, à Waigal et Ashkun, en raison de la menace croissante que les États voisins faisaient peser sur les Kafirs. Le système de rangs et la compétition de statuts se seraient également accentués. Les dépenses accompagnant l'accès aux honneurs et aux distinctions, tels le droit d'user de chaises-trônes sculptés à motifs anthropomorphes ou l'érection de poteaux sculptés en l'honneur des donneurs de festins et des guerriers victorieux, seraient devenues de plus en plus élevées.

11 Le changement stylistique, le passage des motifs symétriques à l'asymétrie, du figuré à l'ornemental, l'apparition des poteaux d'honneur et de symboles guerriers (carquois,

couronnes) seraient à mettre en rapport avec les tensions et l'agressivité croissantes dues à la pression sur les terres et aux menaces extérieures. À Waigal en particulier, une insta-bilité sociale rapide s'est manifestée juste avant l'islamisation, favorisant les raids et la « chasse aux têtes », et amenant l'émergence d'hommes nouveaux dont le prestige était fondé sur les exploits individuels, défiant l'influence des grandes familles traditionnelle, ce qui aurait entraîné une expressivité nouvelle de l'art des sculpteurs sur bois.

12 L'ouvrage de Klimburg, avec son vo-lume de planches, ses illustrations, son glossaire, son index, ses cartes, ses appendices, sa bibliographie presque complète sur le sujet (on regrette cependant l'absence de référence à Hackin[7] et à Grousset[8]), est un véritable monument élevé à la civilisation kafir et à son système symbolique. De nombreuses interprétations, comme celles des figures de couples affrontés coiffant des poteaux ou autres emblèmes de prestige ont beaucoup de vraisemblance. Les hypothèses touchant à l'exacerbation des rivalités entre guerriers et au surinvestissement cérémonial à la fin de l'époque kafir sont fort intéressantes. On regrette cependant l'absence presque totale de références aux théories anthropologiques de l'échange agonistique et de l'économie ostentatoire.

13 On a parfois l'impression que les rivalités entre ethnologues travaillant au Nouristan ne le cèdent en rien à celles qui opposaient les « big men » du Kafiristan. Au risque de lasser le lecteur, Klimburg consacre de longs passages, en particulier dans la trentaine de pages des notes finales, à des règlements de comptes avec certains collègues, notamment Schuyler Jones[9], auteur de travaux sur l'organisation politique des Kafirs.

14 Revenons à la méthode d'analyse stylistique comparative et d'analyse historico-culturelle qui est au cœur des reconstitutions chronologiques et des interprétations. Les premières, relatives, qui ne reposent pas toujours sur un socle sûr, une datation certaine, ne sont pas sans faiblesses ; l'auteur peut être tenté d'ordonner dans le temps ce qui n'est qu'une variante locale contemporaine. On ne saurait omettre les difficultés de toute analyse de ce type, où les éléments stylistiques et les facteurs socio-culturels tiennent lieu de déterminants chronologiques les uns pour les autres. Le risque de circularité est réel. De même, en exagérant à peine, dans l'interprétation, tel motif est lu comme un symbole guerrier parce que la phase correspondante de l'évolution de la société est présumée guerrière... à partir des motifs guerriers qui lui sont associés !

15 Détermination chronologique, décryptage des signes et motifs, mise en relation d'un style spécifique avec une phase politico-culturelle où domine un ethos particulier font penser à un problème à plusieurs inconnues qui doit être résolu à partir de données incertaines et en tout cas lacunaires. Les outils de l'analyse, la vraisemblance, la ressemblance, sont appelés à la rescousse. Incertitude encore dans l'approche de l'énigme du sens de tant de signes et motifs, d'une ubiquité et d'une simplicité très grandes, que n'éclaire guère le vague des réponses données par des informateurs ayant oublié ou refoulé l'ancien système de croyances. Tout invite à la prudence devant le risque de l'interprétation : telle figure circulaire renvoie-t-elle au soleil, à un bouclier, à une couronne, au sexe féminin ? Le contexte et l'association, eux-mêmes énigmatiques, peuvent-ils diriger l'esprit du chercheur vers autre chose qu'une hypothèse polysémique ?

16 Un ouvrage donc, au propre et au figuré, de poids et de prix, donnant un tableau très complet du Kafiristan et des Kafirs d'avant la conquête. Magnifiquement illustré, le corpus rassemblé dans le volume de planches est unique et presque exhaustif. Il est un

hommage à un art du bois exceptionnel, dont les œuvres sont hélas condamnées à la dilapidation et au pillage qui accompagnent la guerre civile afghane.

NOTES

1. Viviane Lièvre & Jean-Yves Loude, *Le chamanisme des Kalash du Pakistan. Des montagnards polythéistes face à l'islam,* Lyon, Presses universitaires, 1990.
2. Cf. Lennart Edelberg, « Statues de bois rapportées du Kafiristan à Kâbul », *Arts Asiatiques,* 1960, VI (4) : 245.
3. Sir George Scott Robertson, *The Kafirs of the Hindu-Kush,* London, Lawrence & Bullen, 1896.
4. Cf. *Deutsche im Hindukusch. Bericht der Deutschen Hindukusch-Expedition 1935 der Deutschen Forschungsgemeinschaft,* Berlin, Karl Siegismund Verlag, 1937.
5. Cf. Albert Herrlich, *Land des Lichtes. Deutsche Kundfahrt zu den unbekannten Völkern im Hindukusch,* München, Verlag Knorr und Hirth, 1938.
6. René Grousset, « Un cas de régression vers les arts "barbares" : la statuaire du Kâfiristân », *Documents. Archéologie, Beaux-Arts, Ethnographie, Variétés,* 1930, 2e année : 72-78.
7. Joseph Hackin, « Les idoles du Kâfiristân », *Artibus Asiae,* 1916, 4 : 258-262. Dresde.
8. Cf. n. 6.
9. Schuyler Jones, *Men of Influence in Nuristan,* London-New York, Seminar Press, 1974.

AUTEUR

PIERRE CENTLIVRES

Institut d'ethnologie, Université de Neuchâtel, Suisse.